

Tilo Schabert, L'Architecture du monde

Posted by [Diane Zorzi](#) on 2 janvier 2013 in [Les Livres](#), [Philosophie](#) ·

L'architecture du monde de Tilo Schabert, dont les éditions Verdier publient actuellement la traduction, invite le lecteur à un véritable périple architectural. Dénonçant la croyance trompeuse en la possibilité de « créer des mondes » par l'architecture, Tilo Schabert éduque notre regard. Philosophie, politique et histoire se mêlent pour éclairer notre rapport au monde à partir de l'étude de notre ville moderne.

« [...] l'architecture fournit le meilleur des matériaux, le matériau fondamental. Et même davantage qu'un simple « matériau » : elle montre partout et à tout moment l'état du monde. »

Tilo Schabert pose ici les bases de son ouvrage : au-delà de l'apparaître de l'architecture se déploie un vaste champ référentiel, l'architecture entendue comme le « miroir du monde ». Par l'étude de l'urbanisme, et plus particulièrement de l'architecture, l'auteur tente ainsi d'esquisser une théorie de notre société moderne. Il entreprend un périple à travers l'architecture de la Chine à l'Italie, de l'Inde au Mexique, en passant par la France, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, retraçant les grandes ruptures de l'humanité telles que le passage du Moyen-âge à la Renaissance – où l'homme devient la mesure de toute chose.

« [...] il s'était produit en dehors du domaine architectural quelque chose qui allait avec quelque retard arracher pour longtemps l'architecture – en particulier l'architecture urbaine – à tous les rapports de mesure et à l'univers structuré dans lequel elle s'inscrivait jusque-là : la Terre de l'homme avait été propulsée dans l'espace infini de la physique moderne. »

Ainsi, la Renaissance puis le XIXe siècle ouvraient-t-ils la voie à un monde déstabilisé, qui s'il peut être multiple, peut aussi disparaître à chaque instant et laisser place au néant. Tilo Schabert voit en la multiplication des projets urbains au XIXe siècle, un témoignage probant de cette nouvelle conception du monde, l'architecture ne reflétant plus dès lors le monde, mais un illimité (a fortiori un vide), la « Babylone moderne » devenant l'archétype de la

« ville moderne » où l'homme, ayant tourné le dos à dieu, demeure étranger à son propre monde. La Babylone biblique, image de la ville du XIXe siècle, incarnait ainsi le « lieu [plongé] dans le drame du monde ». Dès lors, de nombreux architectes virent en leur travail la voie même de la Rédemption, l'architecte moderne devenant un véritable « créateur messianique qui installe l'homme à l'image d'un Dieu dans son monde » (Alfred Brust), l'architecte comme prophète, seul capable de contrôler ce nouveau monde « machinique ».

« Mon devoir à moi, ma recherche, c'est d'essayer de mettre cet homme d'aujourd'hui hors du malheur, hors de la catastrophe : de le mettre dans le bonheur, dans la joie quotidienne, dans l'harmonie. » (Le Corbusier, Précisions).

Mais si par la constitution d'une ville nouvelle, les architectes prétendaient s'ériger en « nouveau Dieu », « c'est seulement dans leurs proclamations qu'ils créaient à partir du néant – comme des dieux. Dans la pratique, ils s'inscrivaient dans la forme du monde, dans le plan de la ville. » De nombreux architectes s'attelèrent à la constitution d'une « ville céleste », dessinant des plans inspirés de croyances mythiques ou de théories cosmogoniques. Ainsi, Le Corbusier conçoit-il sa « Ville contemporaine pour trois millions d'habitants » à partir de l'architecture du mandala, ou le Bauhaus emploie-t-il des formes élémentaires. Des théories des architectes modernes, l'architecture des trente dernières années ne retint ni les inspirations cosmogoniques ni l'idée de l'architecte-déifié. Rejetant l'emprisonnement engrangé par un besoin perpétuel de modernité, « suite toujours recommencée de ruptures entre l'ancien et le nouveau », les architectes prônent « une civilisation du souvenir » où la ville devient le miroir du souvenir, lui-même signifiant le monde par une interprétation a posteriori, et un pouvoir référentiel. Il s'agissait ainsi de s'extraire de « l'urbanisme sauvage lié à la modernité vulgaire qui avait cours ».

Tilo Schabert, en s'adonnant à une véritable histoire de l'architecture, voit ainsi dans la rupture du monde avec la nature, non pas la marque de l'émancipation libératrice de l'homme, mais davantage la cause d'un monde dénué de repères dont « l'urbanisme sauvage » en est un témoignage éloquent. Les formes qui étaient censées « raconter le monde » sont vidées de toute substance et ne donnent plus à voir que « la perte du monde » ; le néant de la ville parle ainsi du néant du monde lui-même. L'homme est jeté dans une ville avec laquelle il n'a plus aucune accroche, celle-ci lui devenant véritablement invivable. Abandonné dans le néant des villes, l'homme perd ainsi le « sens du monde ».

Réinterrogeant la notion de modernité, Tilo Schabert éduque notre regard et nous invite par-là à étudier attentivement l'architecture qui nous entoure, en vue d'appréhender le monde tel qu'il est véritablement, cette véritable rééducation devant à terme aboutir à la constitution de villes nouvelles en accord avec ce monde. Si la thèse principal, consistant à faire de l'architecture le miroir du monde, a déjà été engagée par bien des architectes – Louis Henri Sullivan dès les années 30 voyait dans l'architecture notre propre reflet (*Kindergarten Chats*, 1935) – l'auteur va bien au-delà de cette constatation pour proposer une démonstration convaincante dans un ouvrage riche d'un vaste corpus théorique. S'appuyant sur les propos de nombreux architectes, il offre une philosophie autant qu'une histoire de l'architecture. *L'architecture du monde* laisse à penser, autant qu'il constitue un outil de travail fécond. Tilo Schabert laisse le lecteur libre de flâner à travers les chapitres ; mêlant l'histoire à la philosophie ou à la politique, l'architecture y est traitée sous un large prisme dans lequel le spécialiste peut se placer aisément en fonction de son domaine de recherche. Aussi le dernier chapitre ouvre-t-il la voie aux réflexions, faisant de la ville un lieu, que chaque homme, en tant qu' « être spatial », se doit de partager, l'architecture comme reflet d'une société, d'une vie politique.

« La ville [...] parle. Elle parle le langage de l'architecture. La ville est créatrice, la polis est une genesis. On le voit. Et comme on le voit, on en entend aussi le récit. »

Tilo Schabert, L'Architecture du Monde. Une lecture cosmologique des formes architectoniques, Traduction de l'allemand par Pierre Rusch.

Paris, Verdier, 2012, 304 p.

Prix : 21 €

ISBN : 978-2-86432-691-5